

Fondation pour Genève

Prix 2018 à Françoise Demole

Eloge par Me Costin van Berchem
1^{er} octobre 2018, Maison de la paix, Genève

Ma chère Françoise,

Ce Prix, tu ne l'avais jamais imaginé, et tu ne l'as pas voulu. Franchement dit, tu as même hésité à l'accepter.

Par modestie ? Je ne crois pas, car tu n'as ni fausse pudeur ni embarras de façade.

Mais « pourquoi moi ? » disais-tu, « pourquoi moi, plutôt que tous les autres qui le mériteraient, bien autant ou davantage ? » Eh ! bien, c'est d'abord que « tous ces autres » ne sont pas très nombreux. Et c'est ensuite qu'à travers toi ce sont aussi ces personnes – ces hommes et souvent ces femmes – que nous honorons. Je sais que cela te touche et t'a aidée à accepter le Prix que nous te décernons aujourd'hui.

Nous ? C'est la Fondation pour Genève bien sûr, que tu as bien connue pour avoir longtemps appartenu à son conseil – et d'ailleurs, si tu avais pu deviner à l'époque ce qui t'arrive aujourd'hui, tu aurais tout fait pour tenter de l'éviter ! Mais « nous » c'est aussi Genève, la cité, le canton auxquels tant de liens essentiels t'attachent, et qui sont ici incarnés par leurs magistrats les plus éminents. Et « nous » c'est encore – et c'est sans doute à tes yeux surtout – la collectivité genevoise, dans cette extraordinaire diversité qui t'est si chère et qu'on retrouve en partie dans cette salle. Nous tous, nous te rendons hommage ce soir.

C'est qu'il faut bien l'avouer : ce Prix, ma chère Françoise, tu le mérites plus que quiconque.

Assistante sociale diplômée à vingt ans, tu t'engages aussitôt auprès du Tuteur général et vas à la sortie des cinémas dialoguer avec les jeunes en rupture. Tu présides bientôt l'Association des anciens étudiants de l'Institut d'études sociales. Puis tu enseignes à l'Ecole d'aides familiales, et rapidement, comme on le verra si souvent, on t'appelle au Comité de l'école, dont tu présideras la Commission des études. C'est ensuite la Main Tendue que tu présides, pendant une décennie, te consacrant intensément à cette œuvre admirable, imaginée par le pasteur Raynald Martin – un collègue de ton père – et qui, dans la discrétion et même l'anonymat, console tant de désespoirs et sauve des vies humaines.

Après le social de terrain, la musique : et te voilà qui fondes, aux côtés de François Courvoisier, les concerts de midi « Musique et sandwich », où certains se rappellent qu'aux notes de la partition se mêlaient les bruits de papiers gras et de mastication...

Ensuite l'appel du ciel : tu enseignes le catéchisme, et tu prends bientôt la responsabilité de la transformation du presbytère de ta commune, à la tête d'une équipe de pas moins de quatre-vingts bénévoles. Après quoi tu te charges encore du remplacement des vitraux du temple, avec concours d'artistes et exposition publique.

Puis la musique encore, et cette fois au plus haut niveau : tu entres au conseil de l'Orchestre de la Suisse romande. Tu t'y investis immensément, te chargeant de gestion du personnel ou de caisse de pension, mais aussi du septante-cinquième anniversaire de l'orchestre. A l'OSR, tu auras pratiquement joué tous les rôles : membre du bureau de gestion, vice-présidente pendant quinze ans et même, à deux reprises, présidente *ad interim*. En connivence avec le grand chef Armin Jordan, tu fondes d'ailleurs une maison de disques classiques – l'occasion d'éditer de nombreux artistes suisses et de rééditer des mémoires de l'OSR.

Puis l'humanitaire ! A peine sortie de l'orchestre, tu prends en mains le cinquantième anniversaire du Haut commissariat de l'ONU pour les réfugiés. Présidente de la fondation constituée à cet effet, tu es la cheville ouvrière de toutes les manifestations célébrant cette institution phare de la Genève internationale. Tu organises un grand spectacle musical, rédiges une revue, produis un CD de Youssou N'Dour, fais illuminer le jet d'eau, et embrases le Rhône de milliers de bougies. Puis, avec l'ancienne Haut Commissaire Sadako Ogata, tu fondes le *Refugee Education Trust*, et assumes aussitôt la vice-présidence de cette œuvre remarquable qui organise des écoles dans les camps de réfugiés du HCR, pour permettre aux adolescents internés de poursuivre leur formation scolaire – programme dont deux millions de jeunes ont profité à ce jour.

C'est bien sûr cette conscience du rôle de Genève dans le concert des nations – et de l'importance de ces nations pour Genève ! – qui t'amène à participer activement aux travaux de la Fondation pour Genève, dont tu as suivi et soutenu ardemment tous les développements pendant près de vingt ans.

Mais tu ne t'arrêtes pas en si bon chemin, et te voilà qui reviens sur les traces de ton père Max Dominicé, pour réaliser son vœu de voir s'édifier à Genève un véritable Musée de la Réforme. C'est ainsi que, sous l'impulsion d'Olivier Fatio, tu participes à la création du Musée, dont tu reprendras la présidence à sa suite. Cette aventure aussi, j'ai eu la chance de la partager avec toi et de vous admirer à l'œuvre, formant une paire à laquelle rien ni personne n'était de taille à résister. Même Bernard Haller, pour toi, est monté en chaire à la Cathédrale pour y redonner exceptionnellement son merveilleux sketch du pasteur ! Et même Calvin en personne est venu, grâce à toi, orner irrévérencieusement de délicieux chocolats : les « Petits Calvin », qui font toujours la joie des gourmets !

Enfin, dernière douceur et non des moindres : tu auras longtemps présidé le Concours international de roses nouvelles, mandat que tu exerces comme une véritable vocation – car c'est ainsi qu'il en va chaque fois qu'une cause te plaît ou te parle.

Et tout cela sans parler de ton appartenance au comité des Amis de l'OSR, au conseil de la Salle centrale, à la Commission pour l'élaboration d'une loi sur la culture, ou encore au conseil du Festival de Verbier, pour lequel tu organiseras des concerts dans les villages avoisinants pour associer leurs habitants au succès du festival.

Tes états de service sont impressionnants : par leur nombre d'abord (et je n'ai pas été exhaustif) ; par leur durée (qui compte dans l'ensemble plus de cinquante ans d'engagements) ; par leur importance (qui t'a fait côtoyer de nombreux édiles et plusieurs grands de ce monde) ; mais aussi par leur diversité (qui va du social au religieux, des musiciens aux réfugiés, de la commune jusqu'aux organisations internationales) ; et enfin par leur intensité (qui t'a généralement mobilisée à plein temps, et parfois même à pleine nuit – ton mari en sait quelque chose).

D'autres que moi évoqueraient bien mieux chacun de ces parcours : un écoutant de la Main Tendue, un catéchumène de ta paroisse, un musicien de l'OSR, un bénévole de la Genève internationale... ou une rose du parc de La Grange. C'est en fait un Président qu'il aurait fallu, le Haut commissaire pour les réfugiés, ou le Secrétaire général de l'ONU.

Tu as préféré que ce soit un ami, un ancien compagnon de route – d'une de tes nombreuses routes – et qui en sait sûrement beaucoup moins que bien des gens ici présents.

Alors, que puis-je encore ajouter ?

D'abord peut-être que tu n'es pas en stabulation libre. Tu as des *racines*, et même de solides : tu es *ancrée* dans Genève, dans son terreau, dans son histoire.

Oh ! je ne crois pas que tu sois une passionnée d'histoire, de l'histoire pour l'histoire. Mais tu sais d'où tu viens, pour comprendre qui tu es, et surtout préparer où l'on va. Tu n'es pas de ceux qui se lamentent sur les erreurs de nos aïeux, sur leurs fautes : le passé ne t'encombre pas. Et, de nos ancêtres, tu ne gardes que le meilleur de leurs valeurs : l'humilité, le sérieux, le goût de l'effort, le dévouement, la discrétion.

Tes racines sont profondément fichées dans la terre d'ici. Tu n'es pas une Genevoise de circonstance. Tu l'es d'abord de naissance, d'héritage en somme, mais ensuite de choix et, osons le dire : d'amour. Cela ne t'a évidemment pas empêchée de parcourir le monde, de vivre momentanément à l'étranger, mais en sachant toujours où est le centre naturel de ta vie – et ce n'est sans doute pas toi qu'on verra un jour couler une retraite au soleil, loin de la grisaille et du fisc genevois.

Mais ton ancrage n'est pas seulement terrestre, il est aussi céleste. D'être enfant de pasteur est parfois, dit-on, un vaccin contre la religion. Mais pas pour toi. D'ailleurs, autant le dire clairement (en un temps où l'on n'évoque les religions que du bout des lèvres) : tes racines sont dans le protestantisme réformé, celui de Calvin ! – Calvin qui n'était pas toujours l'homme noir et castrateur qu'on se plaît à

caricaturer ; qui était brillant, qui était révolutionnaire ; qui était mordant, savait rire et faire rire... Calvin qui savait aussi aimer, comme cette Idelette qui devint sa femme et dont tu portes également le prénom.

Mais toutes ces racines, terrestres, célestes, n'ont pour toi d'intérêt que si elles sont mises au service de l'autre : les tiens bien sûr, ton mari, tes enfants, tes petits-enfants, ta famille, tes amis, tes proches ; mais aussi – et peut-être surtout – ton « prochain », au sens le plus fort, le plus noble de ce mot galvaudé.

Tu as commencé jeune. Quand tu avais parlé à ton père de ton goût pour la musique, cet homme remarquable t'avait répondu : « C'est bien, tu nous joueras des sonates quand nous serons vieux... mais apprends surtout un métier ! » Cette leçon, tu ne l'as pas oubliée, et tu as appris la profession difficile et exigeante d'assistante sociale – qui, par excellence, est au service de l'autre.

L'autre, d'ailleurs, tu en as besoin, comme d'air pour respirer. Et c'est la seule vraie raison qui t'avait fait renoncer à une carrière musicale auxquelles d'évidentes prédispositions te destinaient : trop solitaire, pensais-tu. Car ce qu'il te faut, c'est dialoguer, interagir, aider, être utile.

Pour cela, tous les moyens sont bons : l'écoute, la lecture, la réflexion... et puis l'action – surtout l'action ! Se lever, appeler, mobiliser, rencontrer, imaginer, discuter, réunir, expliquer, voyager, négocier, téléphoner... et écrire à tout instant – par emails, SMS, WhatsApp... même à la plume !

Pour toi, rien n'est impossible si cela te paraît juste et cohérent. Dès qu'une institution ou une cause t'intéresse ou te touche, tu t'engages. Comme tu le dis si bien : « Soit on regarde passer les trains, soit on saute dedans » – et toi, tu sautes à pleines jambes, car tu ne fais jamais rien à moitié. Et c'est ainsi que tu n'hésites pas à accueillir chez toi, pour plusieurs années, une famille de réfugiés du Cambodge.

Mais tu es comme ça : quand tu te consacres à une œuvre, ce n'est pas pour pérorer sur des questions juridico-financières, comme les nombreux intermittents de mon espèce ; c'est pour aller au fond des choses, et dans leur vérité. Avec toi, ce n'est pas seulement l'« Esprit de Genève » : c'est le concret de Genève.

Personne d'ailleurs ne te fait peur. Cela tient peut-être en partie à la chance d'être née dans un milieu privilégié. Cela dit, cet entrain, ce courage, ce dynamisme exceptionnels, ce sont tes qualités propres.

Et, partout où tu vas, partout où tu sers, tu fais merveille, offrant à chacun ton temps, ton énergie, tes relations, ton entregent, et ces marques de fabrique qui font l'admiration de tous ceux qui t'approchent :

- l'enthousiasme mais le réalisme,
- la raison mais le cœur,
- l'esprit d'entreprise mais l'attention,
- et enfin cette vertu si précieuse mais si peu partagée : le bon sens.

Bien sûr, diront quelques esprits chagrins, tu ne manquais pas de moyens.

L'argent, éternelle pierre d'achoppement de nos consciences, aurait pu tout gâcher. Mais pas chez toi. Tu n'en a jamais fait ni mystère ni étalage, ni sujet de honte ni instrument mondain. Tu n'as pas non plus craché dans ta soupe, mais seulement vu en lui ce qu'il est : un moyen, un moyen de vivre bien, et plus encore un moyen d'aider et de donner – à des institutions, à des individus, à des causes. Beaucoup le peuvent, mais peu le font, et très peu avec l'élan, le discernement et la discrétion dont ton mari et toi avez si souvent fait profiter cette République qui vous doit tant.

Certains aspects matériels de ton existence, jugés traditionnels pendant des siècles, pourront peut-être étonner les générations à venir. Mais je crois que celles-ci trouveront surtout une source d'inspiration dans ta trajectoire si multiple et ta personnalité si complète.

Tu aurais pu t'écarteler entre tous ces engagements différents. Mais non : tu restes entière, vigoureuse, authentique et simplement toi-même. C'est cela peut-être qui te fait différente et exceptionnelle, ce cumul mais cette harmonie. D'autres ont une histoire similaire, d'autres ont des moyens comparables, d'autres ont eu des enfants, certains ont même eu un combat... Toi, tu les multiplies et tu combines tout – dans la joie !

Enfin, Françoise, permets-moi d'ajouter ce qui vient du cœur : que ton aisance est confondante, que tu sembles parler toutes les langues, et qu'on t' imagine aussi facilement dans un bidonville qu'à Buckingham ; qu'on t'aurait tous souhaitée comme présidente, cheffe ou associée – et que les hommes t'auraient tous espérée comme épouse ; que tu sais te faire respecter, que tu ne parais jamais compter, et que tu as l'élégance de ne pas tirer la couverture à toi ; que ton sourire rayonne, que ton intelligence pétille, et que tes yeux illuminent ; que tu laisses penser à chacun qu'il est admirable, à chacune qu'elle est essentielle ; que même l'étrange gent masculine s'est habituée à te voir la côtoyer et généralement la dépasser ; que tu es magnifiquement femme et surtout immensément, passionnément humaine ; qu'on t'envie sans te jalouser ; qu'on te remercie – et qu'on t'admire – infiniment, pour tout ce que tu fais, pour tout ce que tu es.

En te décernant ce Prix, je n'ai qu'un espoir : qu'il en inspire d'autres, beaucoup d'autres !

Je vous remercie de votre attention.

* * *